Tout en buvant à petites gorgées le pétillant liquide, ils poursuivirent leur entretien. C'était surtout Paul qui en faisait les frais, son ami ne se lassant pas de l'entendre.

—Quelle belle journée, Lucien, dit l'artiste, et que de ravissants paysages sous nos yeux ! Vois donc comme tous les tons s'harmonisent, comme le regard se repose agréablement sur la verdure de ces grands arbres échelonnés le long des coteaux, sur ces villas si coquettement disséminées. Et la Seine, quel beau fleuve ! Comme il roule tranquille et majestueux entre ses deux rives ! Et cette terrasse de Saint-Germain, qui domine si fièrement toute cette vallée ! Quelle est belle, cette plaine semée de charmantes petites villas ! Plus loin, voilées par la brume, ces collines qui servent de cadre au tableau ! Où donc la nature revêt-elle plus de charme ? Pourquoi aller si loin chercher des beautés, des merveilles que l'on a à la porte de Paris ?

—Mon cher Paul, répondit Lucien, c'est que tu contemples la nature à travers les émotions de ton âme. Cependant, tu as pu rassasier tes yeux des splendeurs si vantées de l'Italie.

—Oh ! ces splendeurs sont réelles ; néanmoins, je leur préfère cette magnifique vallée de la Seine avec sa verdoyante ceinture de collines.

—Au moins on ne t'accusera pas de manquer de patriotisme.

—Je l'espère. C'est surtout quand on est loin de son pays qu'on s'aperçoit à quel degré on l'aime. Ah ! mon pays ! là bas, sur la terre étrangère, je l'ai plus d'une fois défendu contre ceux qui le dénigraient ; et j'éprouvais le désir de le servir autrement, de le servir comme mon père qui a si vaillamment versé son sang pour lui.

Ce n'est pas loin d'ici que fut livrée le 24 janvier 1871 la bataille de Buzenval. A quelques pas de l'endroit où tomba le grand peintre Henri Regnault sous une balle prussienne, mon père fut dangereusement blessé ; s'il ne mourait pas, il le dut au dévouement de ton grand-père, le Dr Villarcœau. Tu vois que nous avons contracté envers ta famille des dettes qu'il ne nous sera jamais donné d'acquitter.

Au souvenir de son père grièvement blessé, Paul s'était attendri, et pendant quelques instants il resta silencieux.

—Pauvre père, reprit-il, comme je suis heureux de son bonheur ! Si loin que remonte ma pensée, il m'apparaît bon, dévoué, plein d'une tendre sollicitude pour moi. Je le vois encore me donnant mes premières leçons de dessin, m'inculquant les principes de l'honneur qu'il prêchait par son exemple mieux encore que par les paroles. Moi, je lui dois ce que je suis et il a bien le droit que je le dédommage un peu de tout ce qu'il a fait pour moi.

A ce moment, un couple de jeunes gens, des amoureux sans doute, sortirent l'un des bosquets où ils venaient de dîner, la jeune femme marchant à quelques pas derrière le jeune homme. Ils passèrent devant les deux amis et quand ils se furent éloignés :

—Jolie, très jolie cette jeune femme, dit Paul ; décidément, il n'y a au monde de femmes charmantes et véritablement élégantes que les Françaises et particulièrement les Parisiennes.

Lucien, cette fois, se dérida jusqu'au rire.

—Ah ! ah ! fit-il, il paraît qu'un joli minois ne te laisse pas indifférent.

—Si un gracieux visage, un beau corps de femme ne me causaient aucune impression, je ne serais pas artiste.

—Tu as raison, Paul, la femme est le charme de la vie ; que serait l'homme sans la femme ?

—Il est vrai qu'à lui seul, répondit Paul en riant, il ne donnerait à son pays ni soldats pour défendre ses frontières, ni ingénieurs, ni artistes.

—Les brunes Italiennes, les langoureuses Romaines sont, dit-on, fort attrayantes.

—Il y a de très belles Italiennes.

—Ton cœur ne s'est-il pas laissé prendre aux beaux yeux de quelques-unes ?

—Eh bien, non, Lucien ; la vie que j'ai menée à Rome et dans les autres villes où j'ai séjourné a été d'une sagesse exemplaire.

—Ah !

—Oh ! je ne me pose pas en Caton ; comme un autre j'ai eu des tentations et je me serais laissé entraîner assez facilement vers les délices d'une intrigue amoureuse. Mais la raison et le travail m'ont retenu.

Mon père me faisait une pension et ne m'aurait certainement pas refusé l'argent que je lui aurais demandé ; mais j'avais à cœur de ne pas abuser de sa bonté. Et puis, je viens de te le dire, le travail m'absorbait. Quand on a la passion de son art, on est moins accessible à d'autres passions. J'ai le respect et le culte de la femme et je sens en moi le besoin d'en aimer une ; se présentera-t-elle celle qui fera se développer dans mon cœur le germe de l'amour ? Oui, un jour, je le crois. Oh ! celle-là mon ami, celle-là je l'adorerai !

—Bien, Paul, très bien.

—Toi, homme grave par excellence, les beautés de la science t'ont mis aussi à l'abri des entraînements du cœur.

—Ah ! tu crois cela ?

—Dame !

—Eh bien, tu te trompes ; la recherche des solutions algébriques qui brûle le cerveau ne refroidit pas le cœur.

—Tu serais amoureux ?

—Oui. Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût se rendre à ce point maîtresse de mes pensées. Oui, mon cher Paul, plus avancé que toi, j'aime, et pour me servir aussi du mot que tu viens d'employer, j'adore !

—C'est... une jeune fille ?

—Certainement, une jeune fille, presque une enfant encore, guère plus de dix-sept ans.

—Jolie, cela va sans dire.

—Oui, jolie, divinement belle ! Tu viens du pays de Raphaël, eh bien,

je ne crois pas qu'aucune des vierges enfantées par son génie soit plus admirable que celle que j'aime !

—Lucien, voilà comment on doit aimer, comment je comprends que l'on aime. Voilà donc pourquoi, l'autre jour, lorsque ta mère t'a parlé de jeunes filles riches et bien posées dans le monde, tu es resté si froid. Et moi qui me disais : Un savant, est-ce qu'il pense aux jeunes filles, si charmantes qu'elles soient !

Enfin il y en a une et celle-là tu l'as choisie.

Elle est riche ?

—Non, elle est pauvre.

—Tant mieux, elle ne peut que t'en aimer davantage.

—Je ne sais pas si je suis aimé.

—Ah !

—Je ne lui ai pas encore fait l'aveu du sentiment qu'elle m'a inspiré.

—Qu'est-ce qui te retient ?

—Bien des choses : sa jeunesse, sa candeur, le respect que j'ai pour elle...

Et puis il y a ma famille.

—Alors, parce qu'elle est pauvre, tu crains...

—Non, je ne crains pas ; mais j'attends, je crois devoir attendre. Je viens de te dire tout ce que je pouvais t'apprendre, ne parlons plus de cela.

—Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, car je crois connaître celle que tu aimes.

—Tu as deviné ; mais, chut...

Les deux amis se serrèrent silencieusement la main.

Paul appela le garçon, paya l'addition et ils sortirent du restaurant.

Il n'était pas encore huit heures, et le soleil, descendant vers le couchant, répandait sur les coteaux boisés la lumière enivrée de ses rayons obliques.

S'éloignant de Louveciennes et descendant sur Bougival, les deux amis suivaient lentement la route de la Princesse

—Mais il est merveilleux ce coin des environs de Paris ! s'écria Paul tout à coup, éclairé comme il l'est en ce moment par ce magnifique soleil, prêt à se coucher dans un lit de pourpre et d'or. Qu'ils sont beaux, tous ces paysages si variés d'aspect ! Et quels délicieux parfums nous arrivent de tous les côtés !

—C'est évidemment pour cela que dans tous les temps, ce ravissant pays a été recherché comme une oasis bénie, répondit Lucien.

VI.—LE BAL DES CANOTIERS

Pendant quelques instants ils marchèrent silencieux, chacun se laissant aller à ses impressions.

Soudain, Lucien s'arrêta.

—Tiens, dit-il à Paul, tout près de nous, et nous le verrions s'il n'était pas caché par ces arbres, se trouve le pavillon Dubarry qui abrita les amours de la fameuse Jeanne Vaubernier devenue par le caprice de Louis XV comtesse Dabarry et quasi reine de France.

—Ah ! oui ; mais la malheureuse paya cher ses jours de plaisir et de grandeur ; elle porta sa tête sur l'échafaud, et le bourreau la montra au peuple, cette tête devant laquelle s'étaient inclinés les plus grands seigneurs.

Ils passèrent et, presque aussitôt, Lucien reprit :

—A chaque pas on peut évoquer ici un souvenir historique. Nous cotoyons le domaine qui a appartenu à Boissy d'Anglas, qui fut le président de la Convention nationale et que le peuple avait surnommé Boissy Famine. Tu te rappelles sans doute la séance du 1er prairial où il s'inclina respectueusement devant la tête du député Feraud qu'on lui présentait au bout d'une lance ?

—Oui, et j'ai souvent admiré le tableau dans lequel le peintre Vinchon a reproduit cette scène tumultueuse et tragique du palais législatif envahi par la foule.

—Faut-il te parler de la machine dite de Marly, qui se trouve au dessous de nous, et que Louis XIV fit construire par ses ingénieurs pour prendre les eaux de la Seine et les conduire à Versailles ? Ce fut, à l'époque, un travail gigantesque.

Après un si'ence, le jeune ingénieur continua :

—Artiste, salue la propriété de l'homme qui a tant contribué à rendre populaires les chefs-d'œuvre de la peinture, Goupil, le célèbre éditeur de gravures.

Ce pavillon de modeste apparence que nous voyons à quelques pas de nous, appartient à Gérôme, un de tes maîtres ; c'est là que, loin de la ville, dans le calme et le silence, l'illustre peintre vient, l'été, puiser ses plus belles inspirations poétiques.

—Oui, mon cher Lucien, Gérôme a été un de mes maîtres, et jamais je ne serais ce que je veux être si j'oubliais son enseignement.

—Mon cher Paul, arrêtons-nous encore ; du reste nous avons tout le temps d'arriver au pont de Bougival et au bal des Canotiers où nous nous sommes proposé de passer une heure. Regarde devant nous ce charmant coteau, qui s'étend de la Juchère à La Celle Saint-Cloud, et où émergent de la verdure toutes ces blanches villas ; il était autrefois le parc d'une habitation de plaisance où la belle Gabrielle d'Estrée recevait le Vert-Galant, son royal amant.

Là bas, à droite, dans cette maison carrée, a longtemps habité la fille du romancier folâtre, Pigault-Lebrun, la mère d'Emile Augier ; c'est là, si j'en crois ce qui m'a été dit, qu'est né le plus grand de nos auteurs dramatiques d'aujourd'hui.

Tout à l'heure tu as parlé de Buzenval où ton père a été dangereusement blessé par une balle prussienne ; tout près de cette maison qui a été